

Recherches sociographiques



Lorraine GADOURY, *La noblesse de Nouvelle-France. Familles et alliances*

Alain Laberge

Volume 36, numéro 2, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056966ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056966ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, A. (1995). Compte rendu de [Lorraine GADOURY, *La noblesse de Nouvelle-France. Familles et alliances*], *Recherches sociographiques*, 36(2), 371–372. <https://doi.org/10.7202/056966ar>

Lorraine GADOURY, *La noblesse de Nouvelle-France. Familles et alliances*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, 1991, 208 p.

Ce livre est le fruit de la thèse de doctorat que Lorraine Gadoury a soutenue à l'Université de Montréal il y a quelques années. Elle se situe à la croisée de l'histoire et de la démographie. Cela reflète bien l'évolution de l'historiographie de la Nouvelle-France où l'histoire sociale et la démographie historique ont joué un rôle déterminant depuis plus de vingt ans maintenant.

Cette étude est véritablement la première à porter de manière approfondie sur la noblesse de la Nouvelle-France. Elle ne vise pourtant pas à en décrire toutes les facettes, mais plutôt à vérifier jusqu'à quel point cette noblesse coloniale formait un groupe cohérent. L'approche retenue pour y parvenir consiste à analyser le comportement démographique des nobles canadiens et à y chercher des indices révélant «un type caractéristique d'agissements, une façon spéciale et bien à eux d'envisager les problèmes du mariage, de la vie et de la mort, qui les distingueraient du reste de la population de la Nouvelle-France, tout en les rapprochant, peut-être, des autres élites européennes» (p. 3).

Comme dans toute étude d'un groupe social, il est particulièrement important de bien définir l'objet d'analyse. On trouve cette entreprise de définition dans la première partie de l'ouvrage. Constatant qu'ici comme en France, la dimension juridique ne suffit pas, les titres étant souvent contestables, l'auteure entend procéder par le recoupement de deux critères particuliers : la qualification d'écuyer donnée aux individus dans les registres d'état civil, notamment, et la fonction occupée au service du Roi, lesquels critères, à son avis, sont représentatifs de la noblesse en milieu colonial. Les résultats de l'enquête menée sont quelque peu déroutants, non pas par ce qu'ils révèlent de la composition de la noblesse canadienne, mais par leur utilisation dans la suite de l'étude.

Attardons-nous d'abord à cette noblesse retrouvée par l'auteure. Son noyau dur consiste en 170 immigrants venus au Canada entre 1636 et 1760 auxquels s'ajoutent 11 anoblis et leur descendance. La noblesse canadienne peut également compter sur des effectifs temporaires —gouverneurs, intendants, officiers— venus servir le Roi un temps plus ou moins long dans sa colonie nord-américaine, certains s'y mariant même avant de retourner dans la métropole. Comme bien d'autres réalités historiques, la noblesse canadienne possède sa zone grise, des «individus en marge du groupe» comme les appelle l'auteure et «qui ne correspondent pas vraiment à [sa] définition de la noblesse» (p. 41). Ceux-ci sont présentés dans un chapitre distinct où leur sort est réglé par une application plutôt stricte des critères de définition mentionnés ci-dessus. En effet, de ce groupe en «mouvance», l'auteure retient comme nobles ceux qui ont réussi une ascension sociale confirmée par les critères de qualification et de fonction, mais elle rejette les autres, identifiés comme «agregés» d'une part et comme «nobles sans fonction de pouvoir» d'autre part, rejet qui signifie leur exclusion aux fins de l'analyse démographique de la deuxième partie.

À mon avis, cette manière de procéder est trop stricte et exclusive. De qui s'agit-il donc ici? De 26 individus en tout. Qu'ils ne répondent pas exactement aux critères choisis par l'auteure constitue-t-il une disqualification sociale ou simplement l'illustration concrète de contrastes existant au sein de la noblesse? Je penche nettement pour la seconde option, d'autant plus que le manque de reconnaissance sociale qu'en déduit l'auteure est difficilement vérifiable, voire contestable. Des représentants de plusieurs —pour ne pas dire d'une large

majorité— des familles ainsi rejetées n'apparaissent-ils pas dans la liste de la noblesse dressée en 1767 par le gouverneur Carleton? À cet égard, je suis étonné de constater que l'auteure ne semble pas avoir utilisé ce document —qui se trouve d'ailleurs cité dans la bibliographie— pour l'aider à évaluer les effectifs de la noblesse.

Le rejet de ces 26 individus est d'autant plus regrettable que l'auteure émet à ce sujet une hypothèse justificative quelque peu téméraire. Elle suppose en effet que leur comportement démographique reflèterait leur marginalité et se distinguerait de celui des «vrais nobles»... Or, seule leur inclusion dans l'analyse démographique pourrait valider une telle supposition. Cela aurait même été un élément de richesse supplémentaire pour l'ouvrage, il me semble.

Ce point méthodologique constitue à peu près le seul irritant de ce livre dont la seconde partie, deux fois plus volumineuse que la première, s'attaque aux comportements démographiques de la noblesse. Ces quatre chapitres, qui traitent tour à tour de célibat et de mariage, d'alliances matrimoniales, de constitution de la famille et de mortalité, sont d'une lecture très agréable. Il s'agit certes de démographie historique, mais d'une démographie historique dépouillée de ses aspects parfois (souvent) rébarbatifs pour les non-initiés. Au fil des pages, l'analyse, qui repose sur l'exploitation de données relatives aux familles nobles tirées de la banque du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal, nous révèle une noblesse canadienne dont les comportements démographiques se distinguent passablement de ceux qu'on observe dans le reste de la population habitant dans la vallée du Saint-Laurent: plus de célibataires tant masculins que féminins, un âge plus tardif au premier mariage, des unions où même l'État exerce des pressions afin d'éviter les mésalliances, un certain usage de la limitation des naissances chez les couples formés au XVIII^e siècle, une mortalité adulte plus faible tout comme la mortalité infantile, cette dernière prenant de l'ampleur après le XVII^e siècle, sans doute en raison de la pratique de la mise en nourrice. Toutes ces caractéristiques confèrent à la noblesse canadienne une cohérence distinctive en matière démographique, cohérence qui la placerait dans une situation assez similaire à celle des élites européennes.

En terminant ce compte rendu, il faut souligner que la démonstration est bien menée et que la présence de points de comparaison permet à l'étude de sortir du strict cloisonnement laurentien. Le livre est écrit dans une langue accessible, et le texte est à peu de choses près exempt de coquilles. Au total, il s'agit d'un livre important qui comble de manière tout à fait satisfaisante un large vide dans l'historiographie. Il ne reste qu'à souhaiter voir se multiplier les analyses des autres facettes de l'histoire de cette noblesse coloniale dont la démographie, grâce à Lorraine Gadoury, est désormais sortie de l'ombre.

Alain LABERGE

*Département d'histoire,
Université Laval.*
